



Déjà 25 ans de chemin parcouru ensemble

Dans cette newsletter

- 1 Déjà 25 ans de chemin parcouru ensemble
- 2 Pourquoi des mineurs se retrouvent-ils malgré tout en détention
- 3 Deux regards sur la réconciliation : Jacques et Helga en dialogue
- 4 Du Petit Château à l'espoir : le parcours d'Abdallah, un sac à dos rempli d'histoires

Le JRS Belgium est soucieux de votre droit à la vie privée et il respecte la réglementation relative à la protection des données. Notre politique de confidentialité est accessible sur <https://jrsbelgium.org/mentions-legales>. Si vous ne souhaitez plus recevoir de communication écrite du JRS Belgium, merci de nous le signaler sur info@jrsbelgium.org.

Cette année, JRS Belgium célèbre son 25^e anniversaire. Au fil des ans, des collaborateurs, bénévoles, membres du conseil d'administration et directeurs se sont succédés, mais notre mission est toujours restée la même. En tant qu'œuvre des jésuites, nous choisissons d'être présents là où d'autres vont rarement : aux marges de notre société, en particulier dans les centres de détention pour migrants en Belgique.

Semaine après semaine, année après année, nous accompagnons des personnes durant l'une des périodes les plus difficiles de leur vie. En 25 ans, nous avons soutenu des milliers de personnes migrantes et apporté de l'espoir et de la dignité dans des lieux où ils font souvent défaut.

À travers notre travail auprès des familles sans titre de séjour, nous montrons depuis des années qu'il existe bel et bien des alternatives à l'exclusion et à la détention.

Depuis 2022, nous avons également dialogué avec des milliers d'élèves en Belgique sur la migration, les réfugiés et les préjugés, convaincus qu'une société plus accueillante et moins polarisée est possible.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans le soutien de nombreuses personnes. C'est pourquoi nous souhaitons remercier chaleureusement toutes celles et ceux qui ont contribué à faire la différence au cours de ces 25 dernières années : nos bénévoles, nos collaborateurs et membres du conseil d'administration, les jésuites, nos donateurs ainsi que toutes les personnes qui continuent à soutenir notre action.

Parce que cette année mérite une attention particulière, nous remplacerons les deux dernières lettres d'information de

l'année par une édition spéciale. Nous y rassemblerons des récits inspirants de familles et de témoins avec lesquels nous collaborons dans le cadre de nos projets.

Nous avons également le plaisir de vous inviter à notre fête des récits, le 4 décembre 2026. À cette occasion, les histoires prendront vie à travers une exposition photographique et vivante, enrichie de récits poétiques portés par des personnes issues de l'immigration, des témoins de notre projet scolaire Change, des visiteurs et d'autres bénévoles.

Réservez déjà cette date dans votre agenda et ne manquez pas cet événement !

Merci de cheminer avec nous depuis toutes ces années.

Bien cordialement et bonne lecture,

Jörg Gebhard
directeur



Pourquoi des mineurs se retrouvent-ils malgré tout en détention

Les mineurs isolés ne peuvent pas être enfermés pour des raisons migratoires. C'est du moins ce que dit la loi. Pourtant, nous continuons à rencontrer des mineurs dans les centres de détention. Un phénomène qui a récemment pris de l'ampleur.

Lorsqu'une personne arrive au contrôle frontalier de Brussels Airport sans remplir les conditions d'entrée en Belgique, elle est envoyée au centre de Caricole. La seule exception est si elle déclare être mineure. On lui assigne alors un tuteur et la redirige vers un logement adéquat. Néanmoins, lorsque la police remet en cause la minorité, la personne est tout de même détenue à Caricole, le temps qu'un test d'évaluation de l'âge soit effectué. Les autorités ont six jours pour effectuer ce test, un délai qui est régulièrement dépassé. Ce test consiste en un triple scanner osseux. Cela fait des années que cette méthode est critiquée, y compris par la communauté scientifique, et que des mineurs déclarés sont considérés majeurs et maintenus à Caricole.

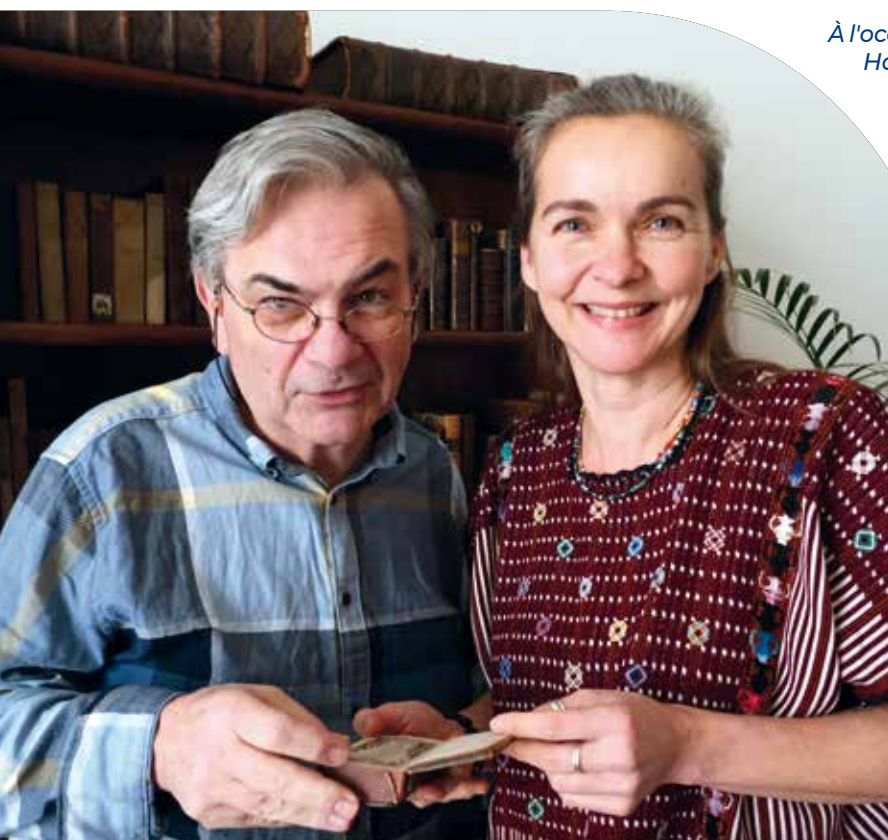
Ces derniers temps, nous rencontrons aussi des mineurs dans les autres centres. A Bruges, cela est lié au phénomène de la transmigration. Depuis que la France a durci les contrôles sur ses plages, le nombre de traversées en petits bateaux depuis la Belgique vers l'Angleterre a augmenté. Afin d'endiguer le phénomène, la Belgique procède à son tour à davantage de contrôles. Parmi les personnes interceptées, beaucoup sont très jeunes. Lorsqu'elles se disent mineures, un premier test d'âge est effectué depuis le commissariat. Ce test consiste en un seul scanner, le rendant encore moins fiable. Une fois transférés vers un centre de détention, un second test est souvent organisé. Si le résultat se révèle différent, la personne est libérée.

A Merksplas, nous avons rencontré dans la deuxième partie de 2025 six mineurs déclarés, sans qu'un profil ou une trajectoire particulière ne se dégage. Tous les six ont finalement été relâchés.

Entre la loi et la pratique, il existe un écart. Cet écart génère aujourd'hui encore trop de dommages bien réels, car la détention abîme. La procédure d'évaluation de l'âge doit être repensée et accélérée. Parce qu'on n'enferme pas un enfant. Point.

Nicolas Wéry
advocacy officer

Deux regards sur la réconciliation : Jacques et Helga en dialogue



À l'occasion du 25^e anniversaire du JRS, j'ai rencontré Jacques Haers, théologien engagé auprès de notre organisation depuis plus de vingt ans, ainsi que Helga Corvers, ma collègue au JRS depuis 2014 et responsable du soutien à l'équipe. Ensemble, ils réfléchissent au sens de la réconciliation et à sa pertinence aujourd'hui.

Aujourd'hui, nous approfondissons la notion de « réconciliation ». D'où vient ce mot ?

Jacques: Dans le mot néerlandais *verzoening*, on reconnaît *zoen*, qui signifie « baiser », ainsi que le verbe allemand *sühnen*, qui signifie « réparer » ou « expier ». Le préfixe *ver-* évoque aussi l'idée d'aller au-delà de ce que l'on peut voir aujourd'hui. Il y a une dimension visionnaire dans la réconciliation. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, mais nous faisons confiance au fait qu'il est possible, et même souhaitable, d'avancer pas à pas.

Helga: Cette confiance me parle profondément, et elle commence par soi-même. Oser regarder ses zones d'ombre, ce qui est difficile ou douloureux. Cela demande de croire que ce que l'on découvre en soi ne nous est pas hostile, mais peut nous apprendre quelque chose.

Jacques: Oui, on apprend à vivre avec ses propres

limites, ses peurs et ses blessures, et l'on se relie plus profondément à soi-même. Cela signifie aussi d'accueillir la blessure dans la relation à l'autre. La distinction entre *border* et *frontier* nous aide à mieux comprendre cela. *Border* désigne une frontière comme ligne de séparation rigide. *Frontier*, en revanche, désigne une frontière comme un espace où l'on peut rencontrer le visage de l'autre. Pour les réfugiés, cette distinction est particulièrement significative. Ils sont souvent coincés sur une telle ligne, sans réellement avoir le droit d'« être » quelque part. La blessure peut ouvrir cette frontière rigide et la transformer en un espace de rencontre porteur de vie. Je suis d'ailleurs le fils d'un chirurgien. Lui aussi pratique une incision : une coupure nette qui permet la guérison. Il y a de la douleur et du sang, mais c'est précisément ainsi que la guérison devient possible.

Helga: Cette profondeur me fait penser au travail de Richard Schwartz et à son approche de l'*Internal Family Systems*. Selon lui, notre monde intérieur n'est pas constitué d'un seul « moi », mais de différentes parties. Il y a une Helga qui se sent toute petite, une autre qui est très en colère, une autre encore qui ne se sent digne de rien. Mais il existe aussi une Helga qui sait qu'elle a de la valeur. Lorsque nous parvenons à distinguer ces différentes parties de nous-mêmes, il devient beaucoup plus facile de prendre un peu de distance par rapport à nos blessures et d'entrer en dialogue. La connaissance de soi nous aide à ne pas réagir à partir de nos blessures, mais à partir d'un espace plus profond de calme et de communion.

Jacques: C'est précisément de cette communion qu'il s'agit. Dans « réconciliation », on retrouve le latin *reconciliare* : ça signifie « ensemble » et *ciliare* « rassembler ». La réconciliation consiste donc littéralement à réunir de nouveau ce qui va ensemble. Cette communion existe dès le commencement : nous recevons la vie comme un don et sommes donc fondamentalement liés les uns aux autres. Mais des ruptures apparaissent. La réconciliation est alors ce mouvement qui consiste non pas à nier ces fractures, mais à y chercher une fécondité pour un avenir porteur de guérison. Ignace de Loyola l'exprime magnifiquement lorsqu'il décrit comme l'une des missions des jésuites le fait de *reconciliar a los desavenidos* : réconcilier ceux qui se sont éloignés les uns des autres et ont perdu le sens de leur lien.

Que signifie concrètement « chercher une fécondité dans une rupture pour un avenir porteur de guérison » ?

Jacques: Il s'agit de transformer un conflit marqué par la polarisation en une pola-

rité. Pour expliquer ce que j'entends par polarité, j'aime utiliser l'image d'une corde à linge. On tend une corde entre deux pôles opposés qui regardent la réalité différemment. Toi, tu vois le mur derrière moi ; moi, je vois celui qui est derrière toi. Le conflit naît lorsque chacun est convaincu d'avoir raison et veut persuader l'autre. La question est alors : comment passer de cette polarisation, où nous sommes des adversaires, à une polarité ? La corde à linge en est une belle image. C'est précisément la tension entre les deux pôles qui ouvre un espace nouveau : un lieu où peut apparaître quelque chose que deux piquets isolés n'auraient jamais permis de voir. Ainsi, le conflit peut devenir un espace de coopération nouvelle et d'avenir. C'est ce que cherche notamment la justice restauratrice, en remettant les personnes en dialogue, même dans les conflits les plus difficiles. Cela ne réussit pas toujours, mais la polarisation peut évoluer vers une polarité féconde. Ce mouvement constitue une première étape d'un processus de réconciliation.

Helga, comment cela résonne-t-il au sein du JRS ? Qu'en est-il pour toi de l'essentiel ?

Helga: Lorsque ce thème est arrivé au JRS, j'ai d'abord ressenti une certaine résistance. Pour moi, la porte d'entrée était avant tout l'attention. La réconciliation nous invite à regarder réellement ce qui est là, dans son ensemble : le linge sale comme le linge propre suspendus sur la corde, pour reprendre l'image de Jacques.

Lors des ateliers sur la réconciliation à Rome, nous avons aussi souvent utilisé l'image du papillon. Elle conduit à la vérité, ou plutôt aux vérités : à ce qui est progressivement mis en lumière. Ce n'est qu'en osant regarder et creuser que d'autres vérités apparaissent, en nous-mêmes comme dans notre relation aux autres. Il n'existe jamais une seule histoire, mais un enchevêtrement de perspectives.

C'est pourquoi la réconciliation me fait aussi penser à une toile d'araignée. Comment prendre conscience de cette toile de la vie, qui nous relie à nous-mêmes et aux autres ? L'image de la corde à linge aide à le comprendre. Ce n'est pas une simple ligne tendue entre deux piquets. Ce ne sont pas des positions figées, mais un espace où de nombreuses vies se croisent, où les personnes passent et s'influencent mutuellement. Peu à peu, cette image devient presque celle d'une toile d'araignée qui se tisse sans cesse, cherche constamment son équilibre, et dans laquelle on apprend à trouver son chemin en avançant.

Jacques: Ce qui me semble également essentiel, c'est que la réconciliation de-

mande du temps. C'est un processus. Il faut cheminer ensemble, apprendre à écouter et à parler, mais aussi à vivre avec les blessures qui existent. Et cela suppose un espace sûr. Sans sécurité, la réconciliation ne peut grandir. Tout reste alors prisonnier de la peur ou de l'humiliation. Ce n'est que lorsque les personnes se sentent suffisamment libres pour parler et écouter que quelque chose peut véritablement se mettre en mouvement.

Helga: Dans notre organisation, nous essayons aussi de créer concrètement cette sécurité. Ainsi, nous commençons nos réunions d'équipe par une minute de silence et cette question : « Qu'est-ce qui m'habite en ce moment, et ai-je envie de le partager ? » Lors de l'élaboration de notre plan stratégique, nous avons invité tous les membres de l'équipe à réfléchir ensemble aux différents scénarios et aux façons de réaliser nos cinq objectifs stratégiques. Nous avons pris les décisions ensemble : individuellement, en équipe et avec le Conseil d'administration. C'est aussi une forme de réconciliation : permettre à des perspectives différentes de coexister tout en avançant vers une orientation commune. Nous pouvons étendre ce sentiment de sécurité que nous ressentons nous-mêmes, notamment par notre présence dans les centres de détention, où une présence rassurante est encore plus significative.

Jacques: C'est précisément ce qu'est un processus de discernement. Si l'on parvient à maintenir ces tensions sans qu'elles deviennent hostiles, un espace s'ouvre pour une véritable collaboration. C'est pourquoi la réconciliation reste si actuelle. Pensons aux réfugiés ou encore aux tensions entre Palestiniens et Israéliens. Nous considérons souvent les différences comme une menace, alors qu'elles peuvent devenir une occasion de construire autrement la communauté. C'est également ce que nous vivons dans nos sociétés : de nouvelles personnes apportent avec elles d'autres langues, cultures et habitudes. La question n'est pas de savoir comment supprimer ces différences, mais comment les faire cohabiter dans une polarité féconde, sans tomber dans la polarisation.

La réconciliation n'est donc pas un point final, mais une manière de regarder et d'agir : apprendre à vivre avec les différences sans chercher à les détruire, tout en osant croire que de la tension peut aussi naître quelque chose de nouveau et de profondément guérissant.

Annelies Keyers
responsable de la communication

Du Petit Château à l'espoir : le parcours d'Abdalrahman, un sac à dos rempli d'histoires

Mes parents sont palestiniens. J'ai grandi avec eux ainsi qu'avec mes frères et sœurs aux Émirats Arabes Unis, dans un environnement à la fois international et marqué par l'incertitude. On y vit, mais on n'y appartient jamais complètement. Sans nationalité, mon avenir dépendait du travail de mon père.

Lorsque celui-ci a perdu son emploi après trente ans de service, tout s'est effondré. Retourner à Gaza n'était pas une option. À l'âge de 21 ans, je suis arrivé en Belgique à la recherche de protection et de perspectives d'avenir. Mon parcours d'asile a commencé dans le système d'accueil, où tout était inconnu et où je devais trouver ma place dans un nouveau pays. Durant ces premières années, j'ai séjourné dans plusieurs centres d'accueil, notamment au Petit Château à Bruxelles, mais aussi à Bruges, à Houthalen-Helchteren (que nous appelions là-bas « l'Hôtel Helchteren ») et à Wingene. Ce qui a suivi fut une longue période de procédures, de doutes et d'attente, tandis que j'essayais, pas à pas, de reconstruire ma vie.

À cette époque, je portais toujours avec moi mon sac à dos Nike, qui contenait mes rares affaires. C'était l'un des sacs à dos que j'ai utilisés au fil des années, chaque fois qu'une nouvelle étape de ma vie commençait. Ce sac à dos est devenu le symbole du peu que je possédais alors, mais aussi de tout ce que je portais avec moi de mon passé.

En 2021, après six années d'attente et de vie dans une sorte de « zone intermédiaire », j'ai été reconnu comme réfugié. L'émotion que j'ai ressentie à ce moment-là (il sourit et les larmes lui montent aux yeux), je ne l'oublierai jamais.

Aujourd'hui, je poursuis un bachelier en travail social pour adultes à l'Erasmus Hogeschool et à la Haute École Odisee à Bruxelles. Je travaille également comme éducateur de groupe chez Fedasil auprès de mineurs qui viennent d'arriver en Belgique. Ces jeunes sont comme des miroirs pour moi. Je me reconnais en eux et dans chacune des étapes qu'ils doivent traverser. Je les comprends, je les soutiens et je leur transmets aussi de l'espoir. Ils voient que mon parcours n'a pas été facile non plus, mais qu'il est pos-

sible d'avancer. J'aurais aimé qu'à l'époque quelqu'un soit là pour me montrer que tout finirait par s'arranger. Aujourd'hui, j'essaie d'être cette personne pour les autres.

Mon père et mon frère sont des sources d'inspiration importantes pour moi. Grâce aux discussions, aux livres et au sport, j'ai trouvé des moyens de traverser les périodes difficiles. Lorsque mes pensées devenaient trop sombres et que la colère prenait trop de place, j'allais à la salle de sport. C'est ainsi que je tenais bon.

Je transforme mes expériences en engagement. Par l'intermédiaire de JRS Belgium, je participe au projet Change et je vais dialoguer avec des jeunes dans les écoles. Je ne souhaite pas raconter mon histoire pour susciter la pitié, mais pour offrir une perspective. Je veux montrer ce qui est possible. Non pas ce qui va mal, mais ce qui peut grandir. Je veux que les jeunes prennent conscience de leur force et de ce qu'ils peuvent devenir. Quant à moi, je regarde toujours vers l'avenir. Je veux continuer à étudier et à accompagner les autres dans leur propre parcours.



BELGIUM

FAITES UN DON

IBAN: BE40 5230 8069 3163
BIC: TRIOBEBB

Vous recevrez une attestation fiscale pour tout don à partir de 40 euros.

Jesuit Refugee Service Belgium asbl

Rue Maurice Liétart, 31/9
1150 Bruxelles

Tél. +32 2 738 08 18
info@jrsbelgium.org